

# LES LETTRES FRANÇAISES

Revue des Ecrivains français  
groupés au Comité national des Ecrivains

Fondateur : Jacques DECOUR

Fasillé par les Allemands le samedi 30 mai 1944

N° 14 — MARS 1944

## LA SCÈNE FRANÇAISE

ORGANE DU FRONT NATIONAL DU THEATRE

hors-les-lois. Ce n'est pas un hasard qui les fait parfois, prudemment, s'enrôler sous le drapeau noir de la Waffen S.S. (*Sous le drapeau noir*, proclamait récemment une énorme manchette de *Je suis Partout*). Ce n'est pas un hasard qui fait de Jean Anouilh des *Pièces Noires* un collaborateur occasionnel mais fervent de la feuille nazie, un admirateur naïf et femmeline du Fuehrer et de son génie. Ce n'est pas non plus un hasard qui a conduit Jean Giono, qui criait si haut son *Refus d'obéissance*, à une collaboration honteuse et hypocrite avec ceux qui réclament toutes les obéissances, à toutes les vilénies et à tous les crimes. Ce n'est pas un hasard enfin qui, du fier Montherlant, poussant les grands airs de la bravade, de l'anarchisme littéraire et du mépris, fait le valet vaniteux et comblé de l'ambassade allemande.

Nous avions déjà vu la philosophie critique d'un Heidegger le conduire à devenir recteur nazi de l'Université de Fribourg, à proposer à la jeunesse allemande un triple service : *Arbeitsdienst*, service du travail. *Wehrdienst*, service des armes. *Wissensdienst*, service de la science (nazie). Sans doute, n'est-ce pas non plus un hasard.

(Suite en page 6)

## Notre Antigone et la leur...

Sur les murs de Paris, le seul nom d'Antigone semble un appel, un camouflet à l'opresseur de Vichy, au nazi qui passe devant l'affiche rouge et jaune de l'Atelier. Antigone ou la fidélité. Antigone proclame à la face du tyran qu'on peut mourir pour la justice, mourir pour la fidélité, mourir pour les valeurs qui donnent à la vie un prix, au destin un sens. Antigone, faisons-nous. Au delà d'Antigone, notre pensée déjà va vers tous ceux dont elle est si proche, si fraternelle. Tous ceux-là qui, chaque jour, meurent pour que vive leur honneur, leur vérité et leur patrie. Mais il s'agit de bien autre chose. Non de Sophocle, mais de Jean Anouilh. Et l'Antigone qu'on nous propose n'est notre Antigone, la seule, la vraie. Antigone-de-la-pureté.

suicide. C'est moins un acte qu'un malentendu.

Le chemin qui va du mépris à la soumission, d'un refus total et sans nuances de la vie, à l'agenouillement passif devant la servitude et le mal, nous l'avons déjà vu prendre par quelques-uns. Le devant de la scène est rempli aujourd'hui par le tapage que font quelques anciens loups qui ont accepté avec empressement le collier du chien, du chien policier. Les Pirates de Paris (en donnant ce titre à son mélo dont on n'a pas oublié le four triomphal, Alain Laubreaux désignait ainsi ses amis et lui-même), les gens de *Je suis Partout* ne manquent pas une occasion d'affirmer leur anarchisme et leur inadéquation, leur tempérament de réfractaires et de hors-la-loi.

Au cœur de la nouvelle pièce d'Anouilh, d'ailleurs remarquable quant aux vertus dramatiques et littéraires, la fille d'Œdipe affronte Créon, le tyran de Thèbes. C'est à Créon qu'il appartiendra de démasquer Antigone, l'Antigone 1944 de Jean Anouilh. Un à un, il lui arrache ses faux visages. La nouvelle Antigone ne meurt plus par fidélité à une mémoire car elle accepte l'image que Créon lui propose de Polynice : un imposteur et un jeune « faisan ». Elle ne se sacrifie pas à une foi religieuse car elle ne partage pas le scepticisme ironique du dictateur. Et ce n'est pas non plus à l'opresseur de Thèbes qu'elle s'attaque. L'analyse contenue dans le programme, et due sans doute à l'auteur lui-même, explique que « quand toutes les raisons valables de mourir ont été tuées, une à une par Créon, Antigone en trouve une autre au fond d'elle-même, plus secrète et plus vraie... C'est pour dire à jamais « Non » à tout ce qui n'est pas aussi pur qu'elle — « Non » aux hommes et à la vie même — qu'Antigone mourra ce soir ». Entre Créon et Antigone s'établit un accord profond, une trouble connivence. Créon avoue à Antigone qu'il se reconnaît en elle. Lui aussi, il a été avide de pureté, il a été un jeune libertaire plein de hargne et de refus. Lui aussi a méprisé la vie et méprisé les hommes. Parce qu'elle les méprise, Antigone court au suicide. Parce qu'il les méprise, Créon les opprime et les mate. Le tyran glacé et la jeune exaltée étaient faits pour s'entendre. Si Antigone pouvait vivre, à force de dire « Non » à la vie, elle dirait « oui » à tout. Sa mort n'est pas l'affirmation d'un héroïsme, mais un refus et un

L'accent désespéré de l'Antigone de Jean Anouilh risque de séduire certains, dans ce temps où il s'élève, au temps du mépris et du désespoir. Mais il y a dans le désespoir, et dans le refus, et dans l'anarchisme sentimental et total d'un Anouilh et de ses frères d'armes et d'esprit, le germe de périls infiniment graves. Un philosophe fort peu préoccupé de politique pouvait écrire en 1939 au sujet de certaines philosophies à la mode : « Une philosophie du désespoir se condamne peut-être elle-même, si elle se laisse affecter par la situation qu'elle décrie ; ce n'est pas assez dire : cette situation même, elle risque de nous en donner une image altérée pour peu qu'elle s'y complaise. » Complaisance, le mot est dit. A force de se complaire dans le « désespoir » et le sentiment de la vanité de tout, de l'inanité et de l'absurdité du monde, on en vient à accepter, souhaiter, acclamer la première poigne venue. Peu importe ce que de l'homme, la tyrannie écrase ou mutile : l'homme est méprisable. Peu importent les valeurs que l'oppression étouffe ou déracine : rien n'a de prix, rien n'a de sens. Et celui qui se prête à cette dérision, et à ce crime contre l'esprit, reste persuadé qu'il trouvera toujours en lui-même un suprême recours : Montherlant saura toujours jouir, puisque jouir est la seule vérité, Giono aura toujours le ciel à contempler et les herbes à mâchonner, l'Antigone d'Anouilh restera toujours libre de cette suprême liberté : le suicide. Quand Créon lui demande pourquoi, en fin de compte, elle meurt, elle répond « Pour moi ». Cette parole sonne lugubrement, dans le même temps où, sur tout le continent, dans le monde entier, des hommes et des femmes meurent, qui pourraient, à la question de Créon, répondre : « Pour nous... pour les hommes ! ».

Peut-être est-ce là simplifier à l'extrême l'aboutissement possible d'un certain anar-

chisme littéraire ou de certaines philosophies du désespoir et de l'inintelligibilité de l'univers ? Grâce à Dieu, ceux que séduisent les prestiges du pessimisme absolu et des métaphysiques contemporaines n'ont pas tous suivi jusqu'au bout la pente de l'individualisme anarchisant d'un Montherlant, d'un Giono ou d'un Anouilh. Il est d'autres chemins pour l'esprit que ceux-là. Elle pèse bien peu dans les balances de l'intellect et dans celle de l'histoire, la petite poignée de ceux qui ont confondu le drapeau noir de la révolte spirituelle avec le drapeau noir de la Waffen S.S. et qui, se désolidarisant de la vie et des hommes, se sont faits les complices de la mort et de la trahison.